

Connaissance de l'esprit & expérience-Je

La philosophie de la liberté de Rudolf Steiner dans le miroir de la « préface de la réédition de 1918 »
Eva-Maria Begeer-Klare

Dans la "Préface de la réédition de 1918, Rudolf Steiner caractérise, de nouveau après 25 ans, les « idées qu'il a en vue » de son écrit. Il veut se mettre d'accord avec son lecteur sur ce qui est à attendre ou pas d'un tel livre. On va chercher ici à ébaucher brièvement ces idées qu'il a en vue et jeter quelques échappées lumineuses sur l'entourage de l'expérience de l'âme, dans laquelle elles s'insèrent à notre époque. Elles s'avèrent en cela pour l'être humain actuel, comme une sorte d'instrument pour une détermination intérieure de lieu.

Les idées en vue

Rudolf Steiner débute la préface par les paroles : « Tout ce dont on va débattre dans cette ouvrage est ordonné selon deux **questions-racines** de la vie de l'âme humaine. »¹ Dans cette phrase le mot « *Wurzelfragen* [questions-racines, *ndt*] » surprend. Cela appelle aussitôt l'image de la racine de la plante, d'un mouvement qui s'enfonce en intervenant résolument dans la profondeur de la terre. Cette ambition d'en venir tout de suite au but, parle aussi à partir des deux éléments imagés de la phrase « l'être ordonné, ou de la mise en ordre », et il ne s'agit donc là à présent que d'un mouvement qui à partir de la périphérie s'efforce à venir au centre (*hin-geordnet*, à savoir sur les questions-racines) qui promet de faire apparaître dans la direction donnée un ordre complexe (*hin-geordnet*). Ainsi de cette phrase, émerge l'image d'un Je qui, rassemblant toutes ses forces, se dirige avec l'ambition de plonger dans ses propres profondeurs. En elle le Je apparaît comme un être en quête et s'interrogeant qui dirige cette activité de recherche et d'interrogation sur lui-même. Et dans cette activité dirigée sur lui-même, sur la propre vie de son âme, se trouve le point source, duquel tout le mouvement idéal de la *Philosophie de la liberté* se déploiera.

Le je quotidien

Dans quelle relation se trouve l'activité du Je, caractérisée par la première phrase de la préface vis-à-vis du déploiement de la vie de soi de ce Je dans la vie quotidienne ? Tout être humain la connaît. Pourtant l'être humain ne dirige pas ces activités tout d'abord sur lui-même dans le cours naturel de son développement, mais plutôt sur le monde. De ce fait, celles-ci ne se révèlent pas à lui sous leur toute autre forme. De celles-ci naît pourtant un terrain nourricier qui plus tard surgit comme la volonté de connaître du Je.

Quelles gestes reposent dans la quête et l'interrogation ? C'est le désir du Je envers quelque chose qu'il n'a pas et qui occasionne en lui le sentiment d'en être privé. Ce sentiment de privation, la vacuité du manque, fait donc jaillir celui de la convoitise, de l'envie d'accomplissement, du désir de comblement. Tandis qu'il ne fait que combler ce geste de convoitise, ce désir d'accomplissement, le Je de la conscience ordinaire — ce qu'on appelle aussi le « je-inférieur » [mais jamais oh ! grand jamais ! en allemand, le petit « moi » français minable, *ndt*] — peut s'éprouver comme un Je. En se rendant compte de ses propres convoitises et besoins et de leur satisfaction, ce Je éprouve son existence propre. Celle-ci s'étend sur toute l'ampleur de son être corporel. Que le Je désire une maison pour protéger son corps, ou une auto pour se rendre d'un lieu à un autre (corps physique), qu'il désire un aliment pour vivifier ses forces de vie (corps éthérique), ou une reconnaissance et de l'amour (corps astral) — sans cesse il accomplit les mêmes gestes de convoitises, celles de vouloir disposer d'une partie du monde. Il est frappant à cette occasion que l'expérience-Je s'accélère et connaît alors une culmination dans l'instant de la convoitise (par exemple, la faim) et se retire lorsque la satisfaction s'est présentée. Au moyen de la satisfaction, le Je se sent tranquilisé et réconcilié avec le monde, tandis qu'il se sent aiguillonné par la convoitise à une activité sans répit.

¹ Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté* (GA 4), Dornach 1995, p.7 [E.A.R. p.15] Au sujet du contexte historique de cette réédition, voir Karl-Julius Reubke : *Questions racines — Sur la nécessité d'une réédition de la Philosophie de la liberté en l'année 1918*, dans *Die Drei* 11/2017, pp.37-45. [Traduit en français et disponible sans plus auprès du traducteur (DDKJR1117.DOC), *ndt*]

Dans la suite de cette observation la connaissance naît qu'avec le mot « Je », on ne caractérise pas un accomplissement de la vie de l'âme, mais plutôt une aspiration ardente, quelque chose que l'on convoite et qui attend sa réalisation. — Des idées que l'on caresse ne renforcent ensuite l'expérience-Je que si ce sont des idéaux et donc si le désir vit en elles. — Le « Je » est vécu à partir de la conscience ordinaire dans la sphère des convoitises. C'est pourquoi il est à ce degré un désir ardent d'accomplissement, une source de l'égoïsme.²

Dans l'accomplissement des échanges rythmiques donnés par la nature entre vide et comblement, le Je vit donc dans l'âme de sensibilité. Il se présente comme une sorte de vacuité brûlante qui constamment doit consumer le monde pour être. Avec cela on décrit quelque chose de ce que Steiner appelle dans sa *Théosophie* la région du « désir incandescent ».³

Interrogation et désir de connaître

La soif de connaître n'est qu'un cas particulier de la convoitise. Même un Je qui veut savoir, s'éprouve comme vide et désir combler ce vide. Il se nourrit dans ce cas du « trésor des idées » de l'humanité, à partir de ce que la tradition a offert sur le domaine des religions, des arts, des sciences, de la philosophie et des courants ésotériques, de l'histoire et autres. Il peut s'approprier quelque chose de ce trésor, selon ses capacités et aptitudes et le considérer désormais comme étant sa propriété dont il peut faire usage pour ses fins.

Lors de cette inclination au savoir, ce qui forme, en tant qu'interrogation et quête du Je, l'appel du mouvement du penser dans *La philosophie de la liberté*, n'entre pas encore du tout en jeu. Car même là où le Je désire expérimenter quelque chose au-delà de lui-même, par exemple, dans la psychologie, ce savoir-là s'approche de l'âme et y entre de l'extérieur. L'offre disponible est encore un produit fini qui n'a besoin que d'être appréhendé et conservé en mémoire. Le Je s'empare donc de ce savoir parce qu'il représente pour lui comme quelque chose, dont il peut faire, lui, quelque chose [ou autre chose même, *ndt*] et ce par quoi il peut s'approprier de quelque chose. Au travers de l'exercice de ses forces du penser dans la fréquentation des trésors du savoir [et de sagesse, *ndt*], le Je déploie donc l'âme d'entendement.

Mais une autre situation existe encore qui peut être confondue avec le point de départ de *La Philosophie de la liberté*, et c'est cette fois l'approfondissement mystique dans l'âme propre. Or celui-ci semble s'agiter dans la même direction que celle invoquée par l'image des racines-sources végétales. Pourtant il devient tout de suite évident que ceci ne peut pas vouloir dire cela, car en cela le Je conserve aussi toujours et encore sa geste de convoitise, d'appropriation de soi. Car le comblement de ce désir n'en est certes pas attendu de l'extérieur, mais de l'intérieur par la découverte du divin en soi, dans l'âme propre. Par l'ardent désir d'intériorisation, le Je déploie les forces de son âme de cœur (*Kräfte seines Gemüts*).

Le Je de la conscience ordinaire s'identifie au corps. Il ne fait que récapituler alors dans le mot « Je », ce que le corps laisse venir à lui en expériences. Aussi loin que s'étend l'action de la corporéité vivante (corps physique, corps éthérique et corps astral ; [Trois corps vivants car attention ici, *Leib* est l'ancien mot allemand pour la « vie », *ndt*]), le Je s'attelle donc dans une alternance du vide et du comblement. On pourrait carrément appeler ceci le phénomène archétype du Je, dans la conscience ordinaire. Or, Steiner s'interroge : « Le Je est-il dans le corps ? [*Körper*, ici, donc attention cette fois il s'agit du corps physique matériel, *ndt*] » et il répond :

² Rudolf Steiner : *L'idée de Goetheanum. Recueil d'essais 1921-1925 (GA 36)*, Dornach 1961, p.73.

[1. J'aurais pu traduire ici l'allemand *Begehren* — équivalent de l'italien *brama* (*brama di sapere*= soif de connaître), — par le français « **appétition** » au sens philosophique, comme le fait d'ailleurs le **Littre**. Bien entendu Steiner sait que l'être humain est un être de désir et il sait aussi que pour arriver un jour au Je, il faut traverser toutes les couches inférieures de l'ego, il n'y a pas de détour ou raccourci possible ! Il faudrait donc inscrire au fronton des groupes d'études anthroposophiques ce proverbe uniquement français : « **Qui fait l'Ange, fait la Bête !** ». Bien entendu, je tiens à rassurer tout de sujet André Dumelz, dont le cœur saigne de voir tant souffrir l'innocence de la pure âme animale, si maltraitée à notre époque, en lui disant que la « Bête », dont il s'agit là, c'est celle de la Révélation de Jean. ; 2. Il faut comprendre ici le terme « geste » au féminin, comme il était employé encore au Moyen-Âge, par exemple, **la geste**. C'est un terme noble, même quand il s'agit de l'âme de sensibilité ! *ndt*]

³ Du même auteur : *Théosophie (GA 9)*, Dornach 2003, pp.100 et suiv.

[Il y a un phénomène « d'auto-combustion » du corps, physique celle-là, qui n'a jamais pu être expliquée matériellement, mais qui n'a jamais été considérée non plus sous cet angle en tant qu'une « incandescence du désir » de consommation du corps s'enflammant et se consumant partiellement ou complètement. *ndt*]

Non. — Le corps, avec toutes ses activités, n'engendre que l'ardente aspiration au Je. Or la conscience ordinaire confond ce désir avec le Je lui-même. On doit donc se hausser au-dessus du corps, par un haut-le-corps de l'âme, pour se libérer dans l'esprit du désir que le corps engendre.⁴

Le pas au renoncement

La confusion du désir envers le Je, que le corps engendre, ne peut être surmontée que par le Je lui-même. Ceci ne peut être produit par lui qu'au moyen d'un renoncement radical. Ce n'est naturellement possible que si l'aspiration au comblement a atteint un certain degré de rassasiement. Car on peut seulement renoncer à ce qu'on possède d'abord. Mais si le rassasiement a eu lieu, alors la mise en demeure au renoncement advient au Je. Il doit avoir ce « haut-le-corps » désigné plus haut, pour avancer, s'il ne veut pas succomber à ce point au retour éternel de la même chose. Le Je doit ensuite renoncer sous un certain rapport à tous les complements, de n'importe quel côté que ceux-ci puissent venir s'offrir à lui. Il doit renoncer aux complements qui affluent de la fréquentation qu'il entretient avec la nature. *La philosophie de la liberté* ne renferme pas de résultats naturels spéciaux. Et elle contient tout aussi peu de « descriptions des résultats d'investigation de l'esprit ». Elle ne veut pas non plus faciliter des perceptions spirituelles : « Dans cet ouvrage, on s'efforce de justifier une connaissance du domaine spirituel avant d'entrer dans l'expérience de ce domaine ».⁵ Elle ne veut pas mener non plus le lecteur aux expériences mystiques au sens usuel du terme, comme déjà désignées. — Alors que reste-t-il donc comme contenu à *La philosophie de la liberté* ?

Elle détache le Je du corps vivant (sciences de la nature), de l'âme (mystique), sans le laisser encore entrer dans l'esprit (les résultats de l'investigation spirituelle). Elle ne veut plus des sciences de la nature et de la mystique et ne veut pas encore des résultats de l'investigation spirituelle. Il en appert ainsi un espace singulier au croisement du passé et du futur, dans lequel le Je se trouve totalement « chez lui ». C'est celui-ci l'espace libre de l'âme de conscience — non plus un espace physique, mais un espace de conscience. Dans celui-ci appert, à l'instar de ce qui appert sur une scène intérieure, ce que le Je a acquis par son travail d'alternance entre vide et comblement, dans l'âme de sensibilité et l'âme de cœur et d'entendement : les expériences avec sa volonté propre et la confrontation imbibée de convoitise d'avec le monde et les expériences réalisées avec son propre penser dans l'effort pour connaître. À présent, sur celles-ci, il oriente sa quête et ses questionnements, cette fois donc, sa volonté de connaître. Dans cette volonté cognitive apparaît l'essence vraie, libérée du corps, tel un messenger (*Angelos*) venant du monde spirituel, avant même que le Je n'y entre. Ce messenger fait saillie à partir du monde spirituel à l'intérieur de la conscience habituelle pour pénétrer les forces du vouloir (la convoitise) conquises de haute lutte avec le corps et la matière et les forces du penser (soif de savoir), et les illuminer de sa pure chaleur de volonté et de sa lumière idéale.

Les deux questions-racines

Quel est à présent le contenu des deux questions-racines ? En se rattachant à la première phrase citée en entrée, Steiner dit :

L'une est de savoir s'il y a une possibilité d'avoir une vision immédiate de l'entité humaine de sorte qu'elle s'avère un soutien pour tout ce qui s'approche d'autre de l'être humain, au travers de l'expérience vécue ou de la science, dont il a la sensation qu'il ne pût s'y appuyer lui-même. Cela pourrait même le repousser dans le domaine problématique du doute ou du jugement critique. L'autre question c'est de savoir si l'être humain est en droit de s'attribuer la liberté, ou

⁴ GA 36, pp.74 et suiv.

[En 1981, j'accueillis à la gare de Valenciennes Pierre Feschotte, professeur de chimie à l'Université polytechnique de Lausanne, pour une conférence d'inspiration anthroposophique qu'il allait y tenir intitulée « *Qu'est-ce que le réel ?* ». En sortant de la gare, je lui dis, en guise d'excuse, car il nous fallait encore marcher : « Je suis garé à trois cents mètres d'ici. » Il me rétorque aussitôt : « Ce n'est pas vous qui êtes « garé » », mais votre véhicule ! ». Le ton était donc aussitôt donné sur le réel. On voit bien que le Je, s'identifiant au corps physique va jusqu'à s'identifier au véhicule du « sous-physique corporel » qui transporte les corps. *ndt*]

⁵ GA 4, p.9.

bien celle-ci n'est-elle qu'une simple illusion qui surgit en lui parce qu'il ne perce pas à jour les fils de la nécessité, dont sa volonté dépend à l'instar d'un événement de nature ?⁶

Considérons tout d'abord la première question. Son contenu c'est ce qui s'approche de l'être humain par « l'expérience ou la science ». Dans ces deux termes sobres, on peut reconnaître les représentants de ce qui fut décrit précédemment en relation avec l'âme d'entendement ou de cœur. Science et mystique ne sont que les deux pôles d'un domaine largement spécialisé de la vie de l'âme humaine qui veut laisser valoir exclusivement, à un pôle, un penser (intellect) détaché de tous sentiments et, à l'autre une expérience du sentiment, à laquelle aucun penser ne vient seulement porter aucun préjudice (mystique). Entre les deux se déploie la totalité du riche domaine de la vie des sciences, des arts et des religions, dans lequel les qualités des deux pôles se modifient et se mélangent de manières les plus variées. Et la question est posée de savoir s'il se révèle là-dedans quelque chose qui, en relation avec l'entité humaine dans la manière désignée, représente un soutien, quelque chose qui se-soutient-de-lui-même.

Et cette seconde question-racine que demande-t-elle ? Elle pose le regard sur le Je dans le domaine de la vie de l'âme, qui en vient à se développer à partir de l'âme de sensibilité dans la confrontation opérante du Je avec le monde, qui jusqu'à ces plus hautes aspirations, par exemple en tant que contentions idéalistes de l'être humain, porte le caractère de la convoitise. Et ce qui est demandé c'est si, ici, l'être humain peut être libre.

En cela il devient évident quelles profondeurs se voient ainsi véritablement sonder par le mouvement auquel l'image de la question-racine en appelle. Ce ne sont pas celles du monde — ni celles physiques, ni non plus celles spirituelles — mais bien plutôt celles de l'âme.⁷ Le Je considère ce qu'il a à penser et à agir sur ce qu'il s'est conquis au travers de sa fréquentation active du monde physique. Dans cet examen sur le développement de ces propres forces individuelles de l'âme, le Je en arrive à lui-même. Il emporte donc de haute lutte la connaissance de soi, en se voyant intuitivement lui-même dans sa relation au monde et par cette vision immédiate de soi, il accomplit, dans le même temps le pas suivant de son développement individuel : Il déploie par son penser l'âme de conscience, « car l'âme de conscience de soi doit savoir, [elle doit absolument savoir, *nat*] et du monde et d'elle-même. »⁸

Je pensant et Je voulant

La formulation des questions-racines ne renvoie donc pas seulement aux domaines déterminés de l'âme, mais fait allusion aussi aux expériences auxquelles le Je se voit confronté aux deux pôles de l'âme du penser et du vouloir, le pôle nord et le pôle sud de l'âme. Ce qui « par expérience ou science approche de l'être humain », peut « par le doute et le jugement critique être repoussé dans un domaine problématique ». Vis-à-vis du déploiement de la volonté, la question se pose de savoir si la liberté qui y est vécue n'est éventuellement rien d'autre qu'une illusion.

Doutes et illusions sont des invités bien connus dans la vie de l'âme. Tout un chacun connaît l'expérience que des idées ou des discernements, qui se placent à un moment déterminé devant le regard de l'âme avec une certitude absolument convaincante ont tôt fait de se retourner bien vite à un autre moment en leur contraire. Au moyen d'une seule et unique pensée douteuse tout un monde de pensées fiables solidement établies peut voir le sol se dérober sous ses bases. C'est l'activité du doute dans l'âme. Souvent il agit aussi en douce et sans être remarqué, ainsi donc lentement ce qui était originellement saturé de couleurs vives et plein de vie se met à pâlir de plus en plus avant de tomber malade. Le doute peut même finalement, tel un acide corrosif, se mettre à ronger et à désagréger au point de ne plus rien laisser derrière lui. Une force destructrice se met alors à agir qui rend impossible au Je de se sentir confirmé et assuré dans son existence. Cela mène au recours sans cesse à de nouveaux concepts, théories et systèmes d'explication du monde, dans lesquels le Je

⁶ *Ebenda.* p.7.

⁷ Voir la description du corps vivant, de l'âme et de l'esprit au début de *Théosophie (GA 9)*.

⁸ Du même auteur : *Métamorphoses de la vie de l'âme (GA 58)* Dornach 1984, pp.121 et suiv. [cette volonté de fer de devoir savoir d'elle et du monde est impétueusement portée actuellement par la science américano-anglaise, sinon qu'elle monte des royaumes inférieurs d'Ahriman... *ndt*]

espère s'appréhender lui-même, jusqu'à s'avérer de nouveau insatisfait et trop étourdi pour ce faire. Finalement, en prenant de l'âge, lors du comblement de son corps par son désir impétueux, il peut apparaître sans perspective de s'appréhender dans le penser et de devenir comme une sorte de pari fait avec la mort. Au Je peut aussi surgir à tout instant l'inéluçabilité soudainement menaçante de sa mort au beau milieu de sa vie et bien celle-ci être perçue et vécue de manière plus inconsciente. Alors le doute peut soudainement s'intensifier et faire virer l'âme au désespoir.

De tels vécus reçoivent plus de contours encore lorsqu'on se place auprès de l'autre pôle. Au pôle volontaire, la certitude de soi est ici toujours donnée déjà. Le Je, qui ressent sa volonté dans ses pulsions et convoitises, tout comme l'aspiration à de hauts idéaux, n'en arriverait pourtant jamais à l'idée de douter de sa propre existence. Or les objectifs auxquels l'être humain aspire ardemment lui apparaissent ici volontiers à ses yeux sous les couleurs les plus chatoyantes et même plus grandioses que celles de nature. Les forces de vie inépuisables qui agissent dans le vouloir, enflent donc les représentations de ce qui est à atteindre en félicité d'âme et font ainsi éprouver la puissance personnelle. Pourtant si le Je veut passer du vouloir à l'action et veut placer l'action dans la vie, alors aussitôt les puissances adverses font valoir leur influence sur la volonté et quel que soit l'endroit d'où elles viennent, du propre corps vivant, par exemple, des puissances naturelles ou étatiques : elles se mettent à « émonder » la volonté et avec le « brin de toilette qui y est fait » elles font surgir des formes que le Je ne veut pas. Au travers de la résistance qu'elles lui opposent, sa volonté est détournée et forcée à prendre d'autres voies. Le Je sent alors comment il est lui-même déchiré dans son vouloir. La première liberté éprouvée du vouloir s'avère donc une illusion. Néanmoins la volonté ne renonce pas et essaye sans cesse de s'imposer, jusqu'à ce que sa force menace de s'épuiser et de devenir impuissante.

Aux deux pôles, l'être humain ne peut donc pas tout d'abord parvenir, dans la vie entre la naissance et la mort : « Dans le penser nous ne nous atteignons pas [nous-mêmes, *ndt*] et dans le vouloir nous nous perdons », comme Steiner caractérise cela dans ses conférences sur le *Faust*. « Et si l'on sent possiblement les deux pôles simultanément dans toute leur force, alors on se ressent ainsi vraiment un être humain terrestre. »⁹

L'art de la conception de *La philosophie de la liberté*

Comment Rudolf Steiner caractérise-t-il la manière du penser de *La philosophie de la liberté* — « l'art de sa conception » qui se trouve à la base de cet ouvrage, par lequel l'être humain fait l'expérience de ces deux pôles de sorte qu'il puisse éprouver sa connaissance pensante comme soutenue et en conséquence de cela aussi, la liberté de sa volonté comme justifiée ? — On constate tout d'abord qu'il ne peut pas s'agir, par cette réponse aux deux questions-racines, d'en arriver à une conviction achevée qui pût être remise en mémoire. Car ce serait alors tout simplement une rechute dans le domaine de l'âme d'entendement. Car on renvoie beaucoup plus au « domaine d'expérience de l'âme »,

sur lequel, au travers de l'activité intérieure de l'âme elle-même, à tout instant il est répondu de manière vivante et de neuf à la question de ce dont l'être humain a besoin. À celui qui a découvert le domaine de l'âme sur lequel ces questions se développent, la réelle vision intuitive lui donne alors justement ce dont il a besoin pour ces deux énigmes de la vie, pour **déambuler** avec ce qui est ainsi conquis dans les largeurs et profondeurs de la vie remplie de mystères, pour y **déambuler** là où le besoin et le destin l'amènent.¹⁰

Il doit s'agir en conséquence de quelque chose qui ne dépend de rien d'autre que de l'engagement propre du vouloir, de l'activité propre de l'âme et ce quelque chose, l'âme doit le rechercher elle-même à tout instant et pouvoir le découvrir dans sa vie, totalement indépendamment de quel lieu où se trouve l'être humain dans l'espace. Pour le Je, c'est donc quelque chose qui chemine en sa compagnie sur tous les chemins, tout en pouvant lui donner partout, à tout instant, une certitude

⁹ Du même auteur : *Commentaires de science spirituelle au sujet du Faust de Goethe* vol. II (GA 273), Dornach 1974, p.237.

¹⁰ GA 4, p.8.

d'être. L'accentuation portée sur le terme « déambuler », qui est ici répété à deux reprises, est frappante et plus encore le poids que Steiner veut donner au second « déambuler » [on a respecté ici cette seconde position du verbe déambuler dans la traduction française, *ndt*].

Cette description de l'art de conception de *La philosophie de la liberté* — laquelle dans des termes tout aussi peu frappants et simples, fait allusion à la manière dont l'être humain, par sa propre activité intérieure du questionnement peut atteindre, pour peu qu'ensuite il en ait besoin, à une expérience de vision intuitive immédiate, actualisée et renouvelée de neuf, de son attachement intemporel à l'esprit — fait souvenance au fait que le Graal peut être décrit en tant que « *ganganda greida*, c'est-à-dire comme « viatique de déambulation ou de l'errance ». Rudolf Steiner a lui-même parlé là-dessus de la manière dont ce fut l'esprit nordique qui — à la question posée par Steiner concernant le lieu où sombra dans l'inconscience, l'alliance naturellement portée autrefois de l'être humain avec le monde spirituel laquelle ré-émergea dans la conscience sous sa forme christifiée — lui donna l'indication du Graal. Le « viatique de l'errance » appert en conséquence au firmament comme le signe du luminaire, la coupe de la Lune dorée qui porte le sombre disque solaire. Le croissant doré lunaire qui porte le sombre disque solaire invisible. Or c'est bien là où la Lune reste obscure qu'opère directement la vertu spirituelle du Soleil :

Dans la partie resplendissante dorée, dans la partie formant une coupe, nous voyons la force physique du Soleil qui nous est renvoyée en force de rayonnement. L'esprit du Soleil repose dans la coupe de la force physique du Soleil, lorsque nous considérons donc le Soleil. De sorte que l'esprit du Soleil en vérité repose dans la coupe de la Lune.¹¹

Tout parallèlement à cela, au moyen de « l'art de conception » de *La philosophie de la liberté*, on parvient à ce que dans le désir égoïste du Je terrestre vivant du comblement de son vide intérieur, dans la conscience duquel un espace libre s'est ouvert en direction du monde spirituel où, aussi souvent que ceci est nécessaire, il peut recevoir la plénitude et la nourriture des forces spirituelles du Soleil. Les idées de *La philosophie de la liberté* sont de ce fait caractérisées comme un cheminement d'expériences, sur lequel le Je apprend à mettre en œuvre ses forces d'âme, du penser et du vouloir de sorte que cette absorption de nourriture spirituelle soit possible. Ainsi peut-on affirmer que la partie obscure de la Lune, dans laquelle agit la force spirituelle du Soleil, enclôt véritablement le même espace, que forme l'espace libre dans *La philosophie de la liberté*, tandis qu'au moyen de l'éducation des forces de l'âme associées au corps vivant, sur le chemin d'un long développement jusqu'à l'âme de conscience, la coupe peut être formée qui a la capacité de recueillir ces forces-vertus vivantes du Soleil.

La lumière dans laquelle nous vivons

Ce qui se trouve dans l'imagination du Graal, comme le « *ganganda greida* » est nettement abondant et multiple et peut être compris et interprété de toutes sortes de manières. Par exemple l'activité de la coupe lunaire resplendissante, portant le disque sombre du Soleil, peut être découverte dans la propre sphère de vie. La « vertu spirituelle du Soleil » peut devenir consciente, lorsque l'être humain dirige un regard qui ne convoite plus sur les phénomènes sensibles, mais éprouve plutôt comment deux formes de lumière invisible collaborent lors de la réalisation du monde visible, dans lequel nous vivons.

Nous voyons le monde, parce que la lumière du Soleil rencontre les objets et est réfléchiée par eux — tout comme une partie changeante de la Lune la reflète aussi et devient visible de ce fait. Mais la lumière du Soleil elle-même, nous ne la voyons pas, elle est invisible et pourtant tous les objets autour de nous deviennent visibles par cette lumière invisible. Nous voyons donc le monde au travers de quelque chose qui est lui-même invisible !

Comme le Soleil physique illumine le monde qui nous entoure, ainsi le penser illumine le monde intérieur de la conscience. Le penser est donc le Soleil intérieur de l'être humain. Penser est vertu de lumière — lumière intérieure. Et tout comme la lumière physique est invisible, cela vaut aussi pour le penser. On ne peut pas voir non plus le penser, il est invisible, une substance de lumière

¹¹ Du même auteur : *Christ et le monde spirituel. De la quête du saint Graal (GA 149)*, Dor, ach 1987, p.95.

invisible. Pourtant cette lumière invisible en nous, allume en nous la flamme de la conscience de soi. Si l'être humain ne pouvait pas penser, il eût bien une conscience, mais pas de conscience de soi. Il pourrait bien ensuite être là présent, mais il n'en saurait alors rien du tout. Parce qu'au moyen du penser je m'oriente sur moi-même et que je peux *a posteriori* réfléchir sur moi, je sais qu'il n'y a pas seulement le monde, mais il y a un « Je » aussi. Du fait que je peux me toucher moi-même pour ainsi dire au moyen du penser — d'une manière spirituelle — s'élève donc en moi la conscience du Je-suis.

Les deux formes de lumière, l'extérieure et l'intérieure, entrent de façons multiples en interaction réciproque. La lumière en nous agit sur la lumière à l'extérieur de nous. De ce fait le monde commence à nous parler, nous nous sentons associés à lui et chez nous en lui. Aussi longtemps que je vois de mes yeux le monde qui est illuminé par le Soleil, il ne dit rien encore à son sujet. Pour réussir à ce qu'il me parle, l'autre forme de lumière est nécessaire. Veux-je savoir ce qu'est ce qu'il y a là, dans la lumière solaire, devant moi et comment je dois m'y prendre avec cela, alors je dois laisser briller la lumière de mon penser. Le penser me dit ce qu'il est, ce qui se trouve là devant moi. Vois-je un objet inconnu, peut-être au marché dans un pays étranger, alors celui-ci est obscur pour moi, quand bien même la pleine lumière du Soleil tombe sur lui. Alors je ne connais pas le concept de l'objet. Il n'en devient pas autrement nonobstant pour moi, si l'on vient me dire comment la chose se nomme. Le concept est encore quelque chose d'autre qu'un mot ou qu'un nom, car le mot n'est pas encore une lumière, mais uniquement ce qui l'enveloppe. Le mot, de la façon dont nous en faisons usage, n'est qu'une sorte de baguette pour montrer le petit « bout » de lumière rigoureusement délimité, le concept ou l'idée, qui appartient à l'objet concerné et qui le rend transparent de l'intérieur pour moi. Si cela s'est produit, c'est ensuite « qu'une lumière se lève en moi ».

Cette lumière invisible est la substance qui maintient en vie aussi bien la nature que le Je humain. Ainsi s'allient les deux sortes de lumière invisible et nourrissent la substance du Je humain, bien longtemps avant que celui-ci en vienne à découvrir en soi cette vertu vivante et nourrissante. Et aussi longtemps que nous ne l'avons pas encore découverte, nous vivons par la double illusion de la perception sensible et du penser dans la maya de la conscience représentative habituelle, hors de laquelle, justement l'art de conception de *La philosophie de la liberté* veut nous conduire.

Au-delà de la naissance et de la mort

Le Je devient-il conscient de lui-même, cela semble tout d'abord n'être que du vide, comme le dit Rudolf Steiner :

En vérité ce que l'être humain croit avoir comme perception de son Je, n'est qu'un **trou** dans la vie de son âme. Parce qu'il n'y rien encore là, ou pour le moins pas grand-chose, ainsi l'être humain croit-il percevoir là son Je, tandis que tout autour, il ne perçoit que ce que son cerveau lui montre au travers de son corps physique et éthérique.¹²

Cela étant, que se produit-il dans ce **trou** de l'expérience de l'âme, dans cet espace de liberté de l'âme de conscience ? C'est le Je qui est arrivé dans cet espace libre, en ayant tout laissé derrière lui en renoncements, ce qui autrement lui offrait un comblement. Une seule chose lui est restée encore sur cette voie, les activités propres du penser et du vouloir, par lesquelles il fut tout d'abord pourtant bousculé par les irritantes expériences de ne-pas-pouvoir-s'atteindre dans le penser et de se perdre-lui-même dans le vouloir. Car à partir des forces instinctives du vouloir une force de vie peut être suçotée, pourtant la satisfaction des besoins jaillissant de toute la largeur de bande de l'être humain corporel — eu égard à l'absence de perspective de pouvoir arracher l'être propre à la mort — ne cesse jamais d'être vécue et de devenir un simple mécanisme conforme à l'habitude. Ici le Je doit se provoquer le haut-le-corps, la secousse déjà désignée, par laquelle il se détache du corps vivant pour satisfaire dans l'esprit l'ardent désir du Je qu'engendre le corps. Cela peut se produire tandis que le Je prend lui-même en main les activités du penser et du vouloir et ne les

¹² Du même auteur : *Variétés du développement humain et de celui de l'humanité. Le Karma du matérialisme* (GA 176), Dornach 1982, pp.353 et suiv.

tourne plus sur le monde mais au contraire, l'une vers l'autre dans l'espace clos de la conscience du vouloir qui ne convoite plus rien en dehors du vouloir penser et dirige le penser sur rien d'autre que sur le vouloir en considérant en suivre la trace dans son activité pensante. En se dirigeant l'un sur l'autre penser et vouloir se libèrent du corps vivant et se portent mutuellement. Cela devient ensuite une expérience de sorte que les pôles de la naissance et de la mort — qui s'avèrent séparés dans le temps pour l'être humain corporel et entre lesquels la vie corporelle se déploie — ne se vivent plus séparés dans l'activité du Je, comme penser et vouloir, mais s'interpénètrent. Dans cette même année 1918, dans laquelle il rédige la préface de la ré-édition de *La philosophie de la liberté*, Rudolf Steiner déclare : « À chaque fois que nous avons une idée, cette idée est née du vouloir et à chaque fois que nous voulons, une idée dépérit dans le vouloir. » Et : une volonté « ce n'est pour ainsi dire qu'une idée mourante, alors que l'idée c'est la volonté ayant pris naissance. »¹³

À partir de la perspective d'un pôle, le Je s'aperçoit : je fais moi-même quelque chose lorsque je pense. De ma volonté mes pensées sont nées. Ce penser est un acte maïeutique, car une nouvelle vie en naît. De la même façon qu'au moyen des forces de reproduction l'être humain peut produire un autre organisme humain, « ainsi l'être humain enfante lui-même d'une manière spirituelle : justement ce monde des idées. Le monde des idées est l'être humain spiritualisé. »¹⁴ Et à partir de la perspective de l'autre pôle, : lorsque je fais quelque chose, ceci est toujours imprégné d'idées. Celles-ci donnent à la volonté, à partir de leur substance de lumière, sa forme et sa direction, de sorte que sa substance ne se consomme pas dans la jouissance de soi, mais veuille configurer l'avenir. En collaborant de cette manière, penser et vouloir en viennent à mettre l'être humain au contact de son essence immortelle.

Ce qui donc tout d'abord devient seulement une expérience dans un espace clos de la conscience, peut ensuite toujours plus pénétrer la réalité de la vie. Avec cela l'expérience s'affermir de sorte qu'aussi bien les doutes que les illusions peuvent en être de plus en plus exclus. Le Je fait désormais à sa propre instigation ce qu'auparavant le doute faisait : il porte la lumière du penser voulu de soi jusque dans les coins et recoins de la vie de son âme, et s'ils sont ainsi pénétrés de lumière, alors tout doute doit lâcher pied. Mais aux illusions est retirée toute substance d'âme qu'elles pussent faire enfler, si la volonté enfantée par le soi, se laisse menée à l'action par des idées éclairées de fond en comble par la lumière.

De cette façon le danger du ne-pas-pouvoir-s'atteindre-dans-le-penser et celui du se-perdre-dans-le-vouloir sont en principe conjurés, quand bien même lors de l'errance sur les chemins de la destinée, on en vienne sans cesse à retomber dans les anciennes habitudes. En étant toujours déjà en soi, penser et vouloir s'avèrent des vertus portantes et étayantes pour le Je qui comble son vide initial à partir de son essence spirituelle immortelle et se maintient vigilant et vivant — donc à partir de la substance du Soleil à laquelle renvoient les deux questions-racines.

Die Drei 12/2018.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Eva-Maria Begeer-Klare, est née le 26 avril 1925, à Essen, fréquenta l'école Waldorf de Bochum-Langendreer, étudia la philosophie — la langue, la littérature et la civilisation anglaise — et la pédagogie à l'université de Bonn. Travailla en pédagogie curative à *Camphill* Hollande ; suivit formation d'eurythmiste à La Haye et enseigna dans plusieurs écoles Waldorf du nord de la Hollande. Actuellement active dans les soins aux personnes âgées. Donne des cours libres d'Eurythmie et au sujet de *La philosophie de la liberté*.
Adresse : Schoffelstraat 4, 1825 MA Alkmaar, Niederlande — Courriel: lenitas@kpnplanet.nl

¹³ Du même auteur : *Dépérissement terrestre et vie du monde. Dons de vie anthroposophiques. Nécessités de conscience pour le présent et l'avenir (GA 181)*, Dornach 1991, p.218.

¹⁴ Du même auteur : *L'élément éternel dans l'âme humaine. Immortalité et liberté (GA 67)*, Dornach 1992, pp.277 et suiv.